

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Un quatuor

Paul Bélanger

Volume 43, numéro 1 (251), février 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32716ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, P. (2001). Un quatuor. *Liberté*, 43(1), 76–80.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2001

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Un quatuor

Paul Bélanger

Quels bruits, du plus bas
au plus haut
la terre entre les cils
la nuit, le jour
l'amertume des heures
qui entent les os

quels bruits sur le plan de l'eau
obscurcissent les larmes ?

Os, eau glacée
vers le Nord sans fin
bordure limitrophe de nos mythes
aphones ; – non
une poudre de lumière s'envole
partout, hors de soi
l'oiseau sans nom qui sommeille
sur les fils électriques
se dissout enfin dans l'horizon
sans durée.

Le héros absent
marche à la racine de ses heures
au-delà, et au-delà
rejoint les autres
déjà nés, depuis longtemps
au cœur de la lande ;
il reste muet cependant
que les autres s'amuse –
fleur trisomique
comme une incision
au cœur de sa durée
grevée au cuir de sa Parole.

Visages

dérobés aux saisons
croisés au hasard des miroirs
je vous parlais comme à des frères
partageant ce frêle esquif de terre
et vous passiez sans même remarquer
celui qui murmurait à votre oreille

visages visages visages
le très humain désir de vous connaître
et de vous reconnaître plus loin
quand la vie fardée de mystères
distille en vous le silence
et l'effacement

je vous ai aimé visages
chaque nuit passant parmi vous
chaque aube les retrouvant changés
j'avançais aussi parmi les jours
quand ma main contre toute attente
tendue vers l'infini vous toucha.

*le ciel se recharge
à mesure*

*visibles
les chiens fument encore*

Portraits : nos pères

Martine Audet

la menace infecte un bras de roses

autour du poignet
à la naissance des feuilles et des épines
une quantité de temps
devient une phrase
puis une autre

tu touches les avions du ciel
les rouges
les plus abandonnés

aux côtés de la nuit
ton vêtement est un poids mort

je renverse la tête

les roues de l'orage tournent
sur elles-mêmes